

DEUXIÈME HOMÉLIE
DE L'INCOMPRÉHENSIBLE

Après la visite des évêques et les fêtes de plusieurs martyrs.

1. Courage ! recommençons aujourd'hui le combat contre les infidèles Anoméens; et s'ils s'indignent de s'entendre nommer infidèles, qu'ils abandonnent la chose, et volontiers je tairai le nom. Oui, qu'ils renoncent aux pensées de l'infidélité, et je m'abstiendrai de toute qualification odieuse. Mais s'ils déshonorent la foi par leurs œuvres, s'ils se plongent dans l'ignominie et ne savent plus même rougir de leur état, de quel droit s'irriteraient-ils contre moi, quand je ne fais que leur représenter en paroles ce qu'ils nous présentent par leurs actes ? Naguère, nous étions déjà descendu dans cette lice, comme vous devez vous en souvenir; nous avons engagé ce combat, lorsque nos armes durent tout à coup se tourner contre les Juifs, par la raison qu'il ne fallait pas laisser nos propres membres exposés au danger. La parole contre les Anoméens a toujours son opportunité; mais alors, comme plusieurs de nos frères, gagnés par un reste de contagion, inclinaient vers le judaïsme, il importait de leur venir promptement en aide et de les arracher à cet incendie; un retard eût rendu notre exhortation inutile, puisqu'ils seraient déjà tombés dans cette prévarication concernant le jeûne. Après la lutte soutenue contre les Juifs, une réunion de pères spirituels, qui nous arrivaient de différents côtés, est survenue, et certes il n'eût pas été convenable que je me fusse laissé entraîner à de longs discours quand les représentants de la science divine se rendaient ici comme les fleuves se rendent à la mer. Après leur départ, se sont présentées encore plusieurs fêtes de martyrs, et nous ne devons pas garder le silence sur ces vaillants athlètes. J'explique mon retard, j'en énumère devant vous les causes, pour que vous ne pensiez pas qu'on doive l'attribuer à la négligence ou à l'oubli. Maintenant, que nous voilà sorti de notre lutte contre les Juifs, que les pères sont l'entrés dans leur patrie, que l'éloge des martyrs nous a fait goûter assez de consolations, nous voici prêt à satisfaire le désir que vous avez depuis si longtemps, je le sais, de m'entendre parler sur ce sujet, et je ne le désire pas moins que vous. Ce pieux élan vient du vieil amour de notre ville pour le Christ; c'est un héritage que vos pères vous ont légué, de ne jamais souffrir qu'on altère les dogmes de la religion. Comment le savons-nous ? C'est que, du temps de vos pères, «des hommes arrivèrent de la Judée,» (Ac 15,1) qui portaient atteinte à la pureté des enseignements apostoliques, voulant encore maintenir le précepte de la circoncision et toutes les observances de la loi de Moïse. Ceux qui habitaient alors cette ville ne gardèrent pas le silence sur une semblable nouveauté; mais, semblables à des chiens généreux qui verraient les loups se jeter sur le troupeau et le ravager, ils s'opposèrent aux novateurs avec un courage inébranlable, les expulsant de leur ville, obtenant même des apôtres qu'un document sur la doctrine serait envoyé dans toutes les parties du monde pour réprimer, non seulement la tentative actuelle, mais encore toutes celles qui pourraient être faites plus tard contre l'assemblée des saints.

2. Par où commencera cette discussion avec nos adversaires ? Par où la commencerai-je donc, si ce n'est en les accusant d'impiété ? En effet, il n'est rien qu'ils ne fassent, pas de moyens qu'ils ne mettent en œuvre, pour arracher la foi de l'âme de leurs auditeurs; peut-on concevoir une plus grave impiété ? Quand Dieu nous enseigne une chose, ne faut-il pas la recevoir avec soumission, et l'homme a-t-il le droit de la contrôler ? Que nos ennemis me traitent d'infidèle, je suis loin de m'en indigner. Pourquoi ? Parce que je laisse à mes œuvres le soin de montrer qui je suis, comment on doit me nommer. Qu'ils aillent même plus loin, qu'ils me traitent de fou, prétendant que le Christ est ma folie, je serai fier de cela comme on l'est d'une couronne; volontiers j'accepte une accusation qui me donne Paul pour complice, lui qui disait : «Nous sommes fous à cause du Christ.» (I Cor 4,10) Cette folie l'emporte sur toute sagesse; ce que la sagesse humaine n'avait pas même entrevu, la folie selon le Christ l'a parfaitement réalisé : elle a dissipé les ténèbres du monde en y rallumant le flambeau de la vraie science. Mais qu'est-ce donc que d'être fou selon le Christ ? C'est étouffer en soi-même le désordre et l'exubérance de ses propres pensées; c'est s'affranchir de toutes les maximes du siècle, afin que notre âme soit apte à recevoir la doctrine du Christ, et que la parole du divin Maître ne rencontre au dedans de nous ni contradiction, ni souillure. Un enseignement que Dieu nous transmet ne doit pas être l'objet d'une curiosité indiscreète, mais bien celui d'une humble foi. Se livrer à d'imprudentes recherches sur de telles révélations, les soumettre à son raisonnement, vouloir absolument les comprendre, c'est le signe d'une audace impardonnable et d'une extrême témérité. C'est ce que j'essaierai de vous démontrer par le témoignage des Livres saints.

DEUXIÈME HOMÉLIE

Zacharie était certes un homme admirable et réellement grand; revêtu du suprême sacerdoce, il était préposé par Dieu au gouvernement spirituel de tout le peuple. Or, comme il était entré dans le Saint des saints, dans ce dernier sanctuaire où lui seul pouvait porter ses pas et ses regards (vous voyez l'homme qui porte en lui la destinée de tout un peuple et qui prie pour tous avec une sublime confiance, attirant les bénédictions, ou détournant le courroux du ciel, comme un médiateur entre Dieu et les hommes), il vit un ange qui se tenait là debout devant lui; cette vue l'ayant frappé de stupeur, l'ange lui dit : «Ne craignez pas, Zacharie, car votre prière est exaucée, et voilà que vous aurez un fils.» (Luc 1,13) Quel rapport entre ces deux choses ? Quoi ! il prie pour le peuple, il demande grâce pour tous les péchés, il implore le pardon de ses frères, et «Ne craignez pas, lui est-il dit, parce que votre prière est exaucée;» et pour preuve de cela, un fils qui devra porter le nom de Jean est promis à Zacharie ! Rien de plus juste, cependant : celui dont la fonction était d'implorer Dieu pour les péchés de tout le peuple ne devait-il pas avoir un fils, qui s'écrierait dans la suite : «Voici l'Agneau de Dieu, celui qui ôte les péchés du monde ?» (Jn 1,29). C'est donc avec raison qu'il lui est dit : «Votre prière est exaucée et vous aurez un fils.» Que fit alors le grand prêtre ? car ne perdons pas de vue ce que nous voulons démontrer, à savoir qu'il n'est pas de pardon pour ceux qui scrutent avec curiosité les oracles divins, et qu'on doit les accepter avec une foi sincère. Il voyait son âge avancé, ses cheveux blancs, son corps affaibli; il savait que sa femme était stérile; il demandait donc comment serait réalisée la divine promesse. Puis-je bien le croire ? Me voilà courbé sous le poids des ans, ma femme est frappée de stérilité, ne serait-ce désormais que par son âge; l'arbre est mort par les racines; l'espoir n'est plus permis. – N'est-ce pas qu'il est bien digne de pardon, celui qui raisonne de la sorte, puisqu'il s'appuie sur la nature même des choses ? Mais Dieu n'en jugea pas ainsi, et certes li. bon droit. En effet, lorsque Dieu se montre et parle, on ne doit pas raisonner en sens inverse, ni recourir à l'enchaînement des faits, ou bien aux lois de la nature; non, rien de semblable ne saurait être invoqué, puisque la force de la divine parole est supérieure à toutes les puissances et ne connaît pas d'obstacle.

Que faites-vous donc, homme ? Dieu promet, et vous me parlez du nombre des années, et vous m'objectez la vieillesse ? La vieillesse de l'homme aurait donc plus de pouvoir que la promesse de Dieu ? la nature serait plus forte que la puissance créatrice ? Ne savez-vous pas combien sont grandes les œuvres du Verbe incréé ? Le Verbe a formé le ciel; le Verbe a produit tous les êtres, le Verbe a fait les anges, et vous doutez de lui quand il vous promet un enfant ? Voilà pourquoi l'indignation du messenger céleste; il frappe Zacharie, sans égard pour le sacerdoce, ou plutôt il le frappe avec plus de rigueur à cause de cela même. Car enfin, celui qui s'élevait au-dessus des autres plii' sa dignité, devait aussi l'emporter sur eux par l'a foi. Quel est le mode de châtement ? Le voici; «Vous serez réduit au silence et dans l'impossibilité de parler.» (Luc 1,20) C'est comme s'il disait : Ta langue a servi d'organe à ton incrédulité; c'est elle qui doit expier cette faute; ainsi donc «vous serez frappé de mutisme, vous ne parlerez pas jusqu'à ce que ces choses s'accomplissent.» Voyez encore la bonté du Seigneur : Tu n'as pas voulu me croire, semble-t-il ajouter; te voilà maintenant puni, mais quand les faits eux-mêmes auront établi la vérité de ma parole, ma colère aura cessé; quand tu reconnaîtras la justice du châtement, le châtement disparaîtra. Que les Anoméens comprennent donc à quel point Dieu s'irrite contre ceux qui scrutent d'un regard indiscret le mystère tIe son être. Ri le père de Jean est puni parce qu'il refuse de croire à une génération mortelle, comment échapperez-vous au supplice, vous qui tentez de pénétrer les secrets de la génération supérieure et divine ? Ce prêtre n'affirmait rien, il voulait seulement apprendre; et cependant il ne fut pas épargné : et vous qui portez vos téméraires affirmations sur des choses que ne peuvent atteindre ni votre œil, ni votre intelligence, quels moyens de défense pourrez-vous invoquer ? quel supplice n'aurez-vous pas attiré sur votre tête ?

3. Mais nous aurons à traiter plus tard de la génération divine, revenons maintenant à notre sujet, dont nous nous sommes écartés, en tâchant d'extirper cette funeste racine de tous les maux, d'où sont venues chez les Anoméens tant de fausses doctrines. Qu'entendons-nous par là ? L'horreur me saisit, je vous le déclare, au moment d'en prononcer le nom; ce n'est pas sans dégoût que je laisse un instant passer sur ma langue ce qui remplit constamment leur esprit. Quelle est cependant cette racine de tous les maux ? L'homme a osé dire : Je connais Dieu comme Dieu se connaît lui-même. – De pareilles propositions ont-elles besoin d'être réfutées ? méritent-elles qu'on leur oppose des preuves ? N'est-ce pas assez de les formuler de la sorte pour en manifester toute l'impiété ? La folie est évidente, impossible de l'excuser; c'est une nouveauté impie; rien de semblable n'était jamais tombé dans la pensée d'un homme, ni sorti de la bouche d'un homme. Misérable, infortuné, considère ce que tu es, ce qu'est celui dont ta curiosité va scruter la nature divine : homme, tu veux embrasser Dieu de ton regard !

DEUXIÈME HOMÉLIE

Le simple rapprochement de ces deux noms suffit pour te convaincre de démesure : homme, qu'es-tu, sinon terre et cendre, chair et sang, herbe et fleur de l'herbe, ombre et fumée, chose vaine, en un mot ? et s'il était possible d'en trouver de plus méprisables, on pourrait te les appliquer. Et ne pensez pas qu'en disant cela j'entends accuser la nature elle-même : ces expressions ne sont pas de moi, je les ai puisées dans les prophètes; et les prophètes, en raisonnant ainsi, se proposent, non de jeter l'insulte à la nature humaine, mais de réprimer l'orgueil des insensés; ils ne veulent certes pas mépriser l'œuvre de Dieu, mais bien rabaisser l'incompréhensible arrogance de l'homme. Car enfin, après des enseignements si nombreux et si forts, si l'on trouve encore des hommes qui, par l'insolence de leurs paroles, l'emportent même sur les démons, à quels excès ne se seraient-ils pas portés sans cela ? Si, quand ils ont le remède sous la main, ils s'enflent de la sorte, où se seraient arrêtées leur arrogance et leur enflure, en supposant que les prophètes n'eussent pas ainsi parlé ? Voyez, par exemple, ce que dit de lui-même le saint patriarche : «Pour moi, je ne suis que terre et cendre.» (Gen 18,27) Il conversait avec Dieu; mais, bien loin de l'entraîner à une aveugle confiance, cela même lui persuadait la réserve et la modestie. Et des hommes qui ne valent pas l'ombre de celui-là se regardent comme supérieurs aux anges! cela prouve assurément qu'ils n'ont plus la raison humaine.

Vous voulez donc, dites-moi, comprendre Dieu, l'être qui n'a pas eu de principe, l'immuable, l'incorporel, l'incorruptible, celui qui est présent partout et qui dépasse tout, qui l'emporte infiniment sur la création universelle ? Entendez encore ce que disent de lui les prophètes, et tremblez : u Il regarde la terre, et la terre est ébranlée.» (Ps 103,32) Un regard de Dieu suffit donc pour ébranler le monde : «Il touche les montagnes, et les montagnes s'évanouissent en fumée ... Il secoue la terre jusque dans ses fondements, et les colonnes du monde chancellent. Il menace la mer de sa colère, et la mer est mise à sec. C'est lui qui dit à l'abîme : Tu seras changé en désert.» (Job 9,6) «La mer l'a vue et s'est enfuie; le Jourdain est remonté vers sa source; les montagnes ont bondi comme des béliers, et les collines comme des agneaux.» (Ps 103,3-4) Toute créature est ébranlée, tremble, frémit : eux seuls dédaignent, négligent, oublient leur propre salut; je ne voudrais pas dire, le Seigneur de l'univers. Tout à l'heure nous les rappelions au devoir par l'exemple des vertus supérieures, des anges et des archanges, des chérubins et des séraphins; maintenant, c'est par l'exemple des créatures insensibles; et voilà qu'ils ne savent pas encore rougir. Voyez-vous ce ciel, comme il est beau, comme il est grand, comme il est richement orné par les divers chœurs comme il est richement orné par les divers chœurs des astres? Savez-vous combien de temps il a duré ? Voilà plus de cinq mille ans qu'il subsiste, et les siècles n'y ont laissé aucun signe de vétusté. Semblable au corps humain, lorsqu'il est plein de force et de jeunesse, et qu'il conserve intacte la fleur de ses premières années, le ciel garde encore la beauté dont il fut empreint au moment de la création; la durée n'en a pas amoindri la puissance, ni terni l'éclat. Eh bien, ce ciel si beau, si vaste, si splendide, tout rayonnant d'étoiles, supérieur à l'action du temps, c'est ce Dieu dont la curiosité veut scruter la nature, que tu voudrais renfermer dans les étroites limites de ta raison; c'est Dieu qui l'a formé; il a déployé ce riche pavillon avec autant de facilité qu'un homme dresserait, en se jouant, un abri pour la nuit. Voici comment Isaïe exprime cette pensée : «C'est lui qui a suspendu les cieux comme la toile d'une tente, et qui les a étendus comme un pavillon au-dessus de la terre.» (Is 40,22) Reportez vos yeux sur la terre elle-même; elle est sortie de ses mains comme un jouet de sa puissance. Vous venez d'entendre ce que le Prophète dit des cieux; écoutez maintenant comment il parle de la terre : «C'est lui qui embrasse le contour de la terre, qui a créé cette terre même, comme on le ferait d'un objet sans valeur.» (Ibid., 23) Ce corps immense n'est donc à ses yeux qu'un objet sans valeur, ou plutôt un néant véritable ?

4. Songez cependant à la masse des montagnes, aux innombrables nations, à l'étonnante variété des plantes, à la prodigieuse hauteur des arbres, au nombre et à l'étendue des villes, aux diverses espèces d'animaux domestiques, de bêtes fauves et de reptiles qu'elle porte à sa surface. Mais pour Dieu, la créer est une chose si facile, que le Prophète, ne sachant où trouver un terme de comparaison pour rendre cette facilité, a recours à ce mot de néant, le seul capable d'exprimer sa pensée. Comme la grandeur et la beauté des choses visibles ne suffisent pas à manifester la puissance du Créateur; comme l'œuvre est à une distance incommensurable des perfections de l'ouvrier, les prophètes ont pris une autre voie pour nous révéler quelque chose de plus concernant la puissance divine. Quelle est cette seconde voie? Non contents de dérouler à nos yeux les magnificences de la création, ils nous laissent entrevoir de quelle manière la création s'est accomplie ; si bien que, soit par la grandeur des œuvres, soit par la facilité avec laquelle elles ont été faites, nous puissions, dans la mesure de

DEUXIÈME HOMÉLIE

notre intelligence, avoir une idée moins imparfaite de la puissance de Dieu. C'est donc sous ce double aspect que vous devez considérer la nature, si vous voulez vous élever à la connaissance de son auteur. Cette remarque s'applique non seulement à la terre, mais encore au genre humain tout entier; tantôt le Prophète dit : «Il embrasse le contour de la terre, et ceux qui l'habitent sont devant lui comme des sauterelles;» et tantôt il dit : «Les nations sont devant lui comme une goutte d'eau qui tombe du bord d'un vase.» (Is 40,15-22) Ne passez pas légèrement là-dessus; examinez un peu la portée de cette parole; repassez dans votre esprit toutes les nations du monde, les Syriens, les Ciliciens, les Cappadociens, les Bithyniens, et ceux qui habitent les rivages du Pont-Euxin, la Thrace, la Macédoine, toute la Grèce, toutes les îles, puis encore les habitants de l'Italie, et ceux qui sont relégués dans des terres séparées de la nôtre, dans les îles Britanniques, dans la Sarmatie, l'Inde et la Perse, tant de nations, tant de races différentes, dont nous ne savons pas même le nom. Et voilà que «toutes les nations de la terre sont devant lui comme une goutte d'eau qui tombe du bord d'un vase.» Quelle partie de cette goutte pensez-vous être, vous qui scrutez la nature d'un Dieu si prodigieusement supérieur à tous les peuples réunis ? Mais pourquoi parler du ciel, de la terre, de la mer et de la nature humaine?

Élevons-nous au-dessus du ciel par la puissance du Verbe; entrons dans les rangs angéliques. Vous savez qu'un ange seul égale toute la création visible, et même est de beaucoup supérieur. En effet, si le monde entier n'est pas digne d'un homme juste, comme l'atteste Paul en parlant des saints, «dont le monde n'était pas digne,» (Heb 11,38) beaucoup moins est-il digne d'un ange, puisque ces esprits supérieurs l'emportent de beaucoup sur les justes d'ici-bas. Et cependant là-haut se trouvent dix mille millions d'anges, et mille milliers d'archanges; là sont aussi les Trônes, les Dominations, les Principautés et les Puissances : innombrables légions de vertus immatérielles, peuples et tribus que ne sauraient connaître les habitants de la terre. Et Dieu, néanmoins, a créé toutes ces vertus avec une facilité qui s'élève au-dessus de toute pensée comme de toute expression. Il lui a suffi de vouloir; et, de même que l'acte de la volonté ne nous coûte aucun effort, c'est sans effort aussi qu'il a créé le monde des esprits. C'est ce que David proclame quand il dit : «Il a fait tout ce qu'il 'a voulu dans le ciel et sur la terre.» (Ps 134,6) le voyez, ce n'est pas seulement pour la création des choses visibles et terrestres, c'est encore pour la création des vertus supérieures, qu'il a suffi d'un acte de sa volonté. En écoutant cela, comment ne pleures-tu pas en toi-même ? comment ne rentres-tu pas dans les entrailles de la terre, alors que ton arrogance est allée jusqu'à vouloir comprendre, comme on comprend la plus petite des créatures, Celui que tu devais seulement adorer et glorifier ? Voilà pourquoi Paul, cet homme si rempli de sagesse, considérant tour à tour, et l'incomparable perfection de Dieu et la profonde abjection de l'homme, était transporté d'indignation contre ceux qui fouillaient d'un regard téméraire les dispositions de la Providence; et dans sa douleur il s'écriait : «Ô homme ! qui es-tu, pour répondre à Dieu ?» (Rom 9,20) Oui, qui es-tu ? Songe donc, avant tout, à ta propre nature; car aucune expression ne saurait dire à quel point elle est méprisable.

5. Tu me diras : Je suis homme, et je possède le glorieux trésor de la liberté. – Mais l'honneur d'être libre, est-ce pour le faire servir à la résistance que tu l'as reçu, et n'est-ce pas plutôt pour obéir à celui qui te l'a donné ? Si Dieu t'honore, ce n'est pas sans doute pour que tu l'outrages mais bien pour que tu le glorifies; et l'outrage est dans cette folle recherche dont sa substance est l'objet. S'il est vrai qu'on le glorifie surtout quand on s'abandonne à ses promesses sans les examiner, ne doit-on pas surtout l'outrager quand on explore, avec une audacieuse curiosité, non seulement la parole, mais encore celui qui eu est l'auteur. Or, que Dieu soit réellement glorifié quand on s'abstient de scruter ses promesses, c'est Paul qui vous le dira en parlant d'Abraham et de l'admirable obéissance de ce patriarche : «Il considéra bien sa propre vieillesse et celle de Sara, la mort exerçant déjà sur eux sa fatale influence; et cependant il n'hésita pas à croire à la promesse du Seigneur; l'hésitation de la défiance fit place à la force de la foi.» (Rom 4,19-20) L'âge et la nature le jetaient dans le désespoir; mais la foi ranime en lui l'espérance. Telle est la pensée de l'Apôtre; elle se montre encore un peu plus loin : «Il s'affermir dans la foi et rendit gloire à Dieu, sachant avec une pleine certitude que, tout ce qu'il a promis, Dieu peut aisément le faire.» (Ibid., 5,21) Voilà qui ne laisse aucun doute : plus on croit à la divine parole, plus on rend gloire à Dieu. Celui-là donc lui fait injure, qui ne croit pas; et cette injure retombe toujours sur la tête de celui qui s'en est rendu coupable. «Qui es-tu, pour oser répondre au Seigneur ?» Paul essaie de nous montrer ensuite la distance qui sépare Dieu de l'homme : il n'y parvient pas, sans doute; mais l'exemple qu'il donne nous en laisse apercevoir plus qu'il n'en dit. Quel est donc cet exemple ? Le voici : «Est-ce que l'argile dirait à celui qui la façonne : Pourquoi m'as-tu donc donné cette forme ? Est-ce

DEUXIÈME HOMÉLIE

que le potier n'a pas le droit de faire avec la même masse d'argile, soit un vase d'honneur, soit un vase d'ignominie ?» (Rom 9,20-21)

Qu'entends-je ? Dois-je donc être soumis à Dieu comme l'argile l'est au potier ? – Oui, de la même manière; car l'intervalle qui sépare l'homme et Dieu n'est pas moindre que celui qui sépare l'argile et le potier, ou plutôt il est incomparablement plus grand. En effet, l'argile et le potier ont la même substance, comme il est dit dans le livre de Job : «Nous habitons dans des maisons d'argile, formés que nous sommes de la même matière.» (Job 4,19) Si l'homme l'emporte sur l'argile et vous paraît plus beau, ce n'est pas au fond même de la nature, c'est à l'habileté de l'ouvrier qu'il faut attribuer cette différence. Non, vous ne différez en rien de l'argile; et, si vous n'en êtes pas persuadé, écoutez le muet langage des tombeaux et des urnes funéraires. Visitez les tombeaux de vos aïeux, et la triste réalité vous prouvera qu'il en est bien ainsi. Ainsi donc, pas de différence réelle entre l'argile et le potier; tandis que l'intervalle qui s'étend entre la substance divine et la substance humaine ne saurait être exprimé par la parole, ni mesuré par la pensée. De même donc que l'argile obéit à la main du potier, quelles que soient la direction et la forme qu'on lui donne, de même devez-vous obéir à Dieu dans toutes les dispositions de la Providence, et vous tenir en silence devant lui comme l'argile. Ce n'est pas pour nous ravir une faculté, ni pour amoindrir en nous le libre arbitre, que Paul nous parlait ainsi; loin de là, c'est uniquement dans le but de réprimer notre arrogance. Voulez-vous que nous examinions maintenant quel est l'objet dont ces hommes voulaient acquérir la connaissance, et pourquoi Paul les reprenait avec tant de force ? Est-ce la substance de Dieu qu'ils scrutaient ? Non, certes ! jamais personne ne l'a osé. Ils n'allaient pas si loin, de bien s'en faut; ils se bornaient à scruter les dispositions de la Providence : pourquoi, par exemple, Dieu punit celui-ci, tandis qu'il fait grâce à celui-là ? pourquoi l'un échappe à bien des misères, tandis que l'autre y demeure plongé ? d'où viennent cette rigueur et cette indulgence ? Voilà ce qu'ils recherchaient, et autres choses semblables. Comment le savons-nous ? Par ce qui précède dans la même Epître. L'Apôtre avait dit : «Dieu traite le pécheur comme il veut, tantôt l'attirant à la miséricorde, tantôt le laissant dans son endurcissement.» Vous me direz donc : A quoi bon en demander davantage ? Qui jamais a pu résister à sa volonté ? Et c'est pour cela qu'il s'écrie : «Ô homme ! qui es-tu, pour oser entrer en contestation avec Dieu ?»

Voilà donc que Paul réprime avec sévérité ceux qui se livraient à d'imprudentes recherches sur les voies de la divine Providence; il n'entend pas qu'on se permette une telle curiosité. Et vous, dans votre fol orgueil vous scrutez la substance elle-même qui dispose de tout dans l'univers ? N'êtes-vous pas mille fois digne des foudres du ciel ? Votre conduite ne porte-t-elle pas au plus haut degré le caractère de la démente ? Ecoutez le Prophète, ou plutôt Dieu, qui parle par sa bouche : «Si je suis votre Père, où donc est l'honneur qu'on me doit ? Si je suis votre Maître, où est la crainte que j'inspire ?» (Mal 1,6) Celui qui craint ne scrute pas, mais adore; il se livre, non à d'inutiles recherches, mais aux exercices de la reconnaissance et de la piété. C'est ce que vous enseignent et les Vertus supérieures et le bienheureux Paul; car celui-ci n'était pas atteint du mal qu'il blâmait chez les autres; en parlant aux Philippiciens, il déclare qu'il n'a qu'une science partielle, tout comme en écrivant aux Corinthiens, il disait : «Nous ne connaissons qu'en partie;» (I Cor 13,9) nous n'avons pas encore la plénitude de la science. Voici ce qu'il dit maintenant : «Mes frères, je ne pense pas avoir atteint le but.» (Phil 3,13) Quoi de plus clair ? Cette parole de l'Apôtre retentit avec plus de force que la trompette, apprenant à tout l'univers qu'il est une mesure de science que les hommes doivent embrasser avec amour, sans prétendre la dépasser, ni surtout posséder ici-bas la science totale. Que dites-vous, grand Apôtre ? Quoi ! vous avez le Christ qui parle en vous, et vous dites : «Je ne pense pas avoir atteint le but ?» – Et voilà justement pourquoi j'ai pu dire que le Christ parle en moi; cette vérité, c'est de lui que je l'ai apprise. Ainsi donc, quand Paul fait un semblable aveu, ces hommes ne se souviendraient pas qu'ils ont embrassé la vérité divine, s'ils n'étaient pas entièrement privés des lumières de l'Esprit saint, s'ils n'avaient pas exclu de leur âme toute inspiration d'en haut.

6. Quelqu'un me dira peut-être : Mais comment savez-vous que dans ce passage il est question de la foi, de la science, des dogmes qui en sont l'objet, et non plutôt du caractère de la vie, des imperfections de la conduite; il se reconnaît et se déclare imparfait, voilà tout. L'Apôtre lui-même fait disparaître cette difficulté, quand il dit : «J'ai combattu le bon combat, j'ai terminé ma course, j'ai gardé ma foi; et maintenant m'est réservée la couronne de justice.» (II Tim. 4,7) Après avoir dit qu'on n'obtiendra la couronne qu'à la fin de sa course, il serait inutile de dire qu'on ne l'a pas encore saisie. Du reste, les choses qu'il faut faire et celles qu'il faut éviter ne sont ignorées de personne; elles frappent également tous les yeux; les

DEUXIÈME HOMÉLIE

Barbares, les Perses, le genre humain tout entier les savent comme nous. Pour plus de clarté, examinons d'autres paroles du même chapitre. L'Apôtre avait dit : «Voyez les chiens, voyez les mauvais ouvriers;» (Phil 3,2) il s'était longuement étendu au sujet de ceux qui voulaient introduire les observances judaïques; puis il ajoutait : «Ce qui m'était jadis un gain, mon amour pour le Christ me le fait aujourd'hui regarder comme une perte; mais, du reste, je suis prêt à tout sacrifier, je renonce à tout, pour ne pas être surpris revêtu de la justice légale, pour avoir au contraire la justice qui vient de Dieu et qui nous est donnée par la foi en Jésus Christ.» Il précise encore mieux la nature de cette foi : «C'est lui que je veux connaître, et la puissance de sa résurrection et ma part dans ses souffrances.» Que signifie ce mot, puissance de sa résurrection ? – C'est un nouveau mode de résurrection, semble dire l'Apôtre, qui vient de nous être montré. Plusieurs morts étaient ressuscités dans les siècles antérieurs, mais aucun de cette manière. Tous, invariablement, sont retournés à la terre après en être sortis; tous ont subi de nouveau l'empire de la mort, dont ils n'avaient qu'un instant secoué le joug; tandis que le corps du Sauveur, une fois ressuscité, ne retourna plus à la terre, mais fut transporté dans le ciel, brisa les chaînes de la tyrannie, et, soulevant avec lui le monde, alla s'asseoir sur un trône royal. Repassant tout cela dans son esprit, et voyant que la raison humaine était impuissante à manifester tant de prodiges, qu'ils ne pouvaient être proclamés et connus que par la foi, Paul disait : «Je veux connaître par la foi la puissance de la résurrection.»

En effet, si la raison ne peut pas servir d'interprète à la foi, parce que celle-ci dépasse la portée de l'intelligence humaine et s'éloigne du cours ordinaire des choses, quelle est la raison qui pourra nous faire connaître cette résurrection qui diffère si complètement des autres ? Aucune, assurément; la foi seule peut nous persuader qu'un corps mortel est sorti du tombeau, qu'il a revêtu une vie immortelle, une vie qui n'aura jamais de fin. C'est ce que le même Apôtre nous dit ailleurs en ces termes : «Le Christ ressuscité ne meurt plus; la mort n'a désormais aucun empire sur lui.» (Rom 4,9) Ressusciter, et ressusciter de la sorte, c'est, vous le voyez, un double miracle. Voilà pourquoi l'Apôtre disait : «C'est dans la foi que je connaîtrai la puissance de la résurrection.» Or si notre raison est impuissante à comprendre la résurrection du Christ, comment s'élèverait-elle à la pensée de la génération divine ? Du reste, en parlant de ces mystères, aussi bien que de ceux de la croix et de la passion, Paul déclare qu'ils sont tous du domaine de la foi; et c'est après cela qu'il ajoute : «Mes frères, pour moi, je ne me persuade pas avoir atteint le but, embrassé la vérité.» Il ne dit pas : Je ne sais rien; il dit seulement : Je n'ai pas saisi, je n'ai pas embrassé. Il ne s'attribue ni une complète ignorance, ni une science complète. En reconnaissant qu'il n'a pas atteint le but, il déclare qu'il est encore dans la voie, qu'il marche, qu'il s'efforce d'avancer pour arriver au terme. Il donne aux autres le même conseil : «Qui que nous soyons, zéloteurs de la perfection, ayons tous cette même pensée; et si quelque autre illumination vous survient, c'est Dieu qui l'aura fait briller dans votre âme.» (Phil 3,15) La raison enseigne, dit Paul, mais Dieu illumine.» Voyez, il ne s'agit pas de conduite et de mœurs, il s'agit des dogmes et de la foi. Il exprime la même vérité dans un autre endroit : «Si quelqu'un s'imagine avoir une connaissance parfaitement claire, il prouve par là même qu'il ne sait rien.» (I Cor 8,2) Il ne veut pas dire par là qu'on ne sache absolument rien, mais uniquement qu'on ne sait rien comme il faudrait le savoir, qu'on possède une science incertaine et partielle.

7. Pour vous en bien convaincre, je n'aurai pas recours aux choses supérieures; je consens à ne vous parler que des êtres visibles. Voyez le ciel : nous savons qu'il est dressé comme un pavillon, arrondi comme une voûte; et ce n'est pas seulement le raisonnement qui nous l'apprend, c'est la divine Écriture; nous savons aussi, et par la même autorité, qu'il enveloppe toute la terre, mais nous ignorons quelle en est la substance. Si quelqu'un prétend le savoir, qu'il le dise : la substance du ciel est-elle un cristal transparent, une nuée qui s'est affermie, un air plus dense ? Personne, en vérité, n'oserait rien affirmer de semblable. Est-il besoin, je vous le demande, de pousser plus loin pour démontrer la folie de ceux qui prétendent connaître parfaitement Dieu ? Quoi ! vous ne pouvez pas me dire quelle est la nature de ce ciel que vous contemplez chaque jour, et vous osez vous vanter de connaître à fond la substance de Dieu, qui vous est invisible ! Quel serait l'homme assez dénué de sens pour ne pas condamner l'extravagance d'un tel langage ? Aussi je vous conjure tous de traiter avec bonté les dissidents, de les aborder toujours avec de douces paroles, comme on traite des hommes sujets à des accès de frénésie, et tâchez de les ramener à de meilleurs sentiments. C'est de l'orgueil qu'est née cette croyance; ils sont malades de cette enflure du cœur. Or les blessures qui sont encore enflées redoutent l'approche de la main, ne veulent pas surtout d'un trop rude contact. C'est pour cela que les médecins ont l'attention d'employer une

DEUXIÈME HOMÉLIE

éponge douce et fine pour laver de telles plaies. Ce sont là des âmes blessées, mais dont les plaies sont encore envenimées par l'enflure : imitons celui qui se sert d'une éponge plongée dans une eau douce et bienfaisante; efforçons-nous de réduire par des soins délicats et réitérés ces livides tumeurs dont l'aspect doit nous alarmer sur le sort de nos frères; répondraient-ils à vos soins par des injures, iraient-ils même jusqu'à vous frapper, jusqu'à cracher sur vous, quoi qu'ils puissent faire, n'abandonnez pas pour cela, mon bien-aimé, le dessein de les guérir. Ceux qui soignent un homme sujet à des accès de frénésie ont à supporter les mêmes choses, et n'abandonnent pas néanmoins leur entreprise. Raison de plus, au contraire, pour e' apitoyer sur leur triste état, puisque telle est la nature du mal qui les travaille.

En parlant de la sorte, je m'adresse aux chrétiens d'une foi éclairée et d'une vertu solide, qui n'ont rien à craindre du contact de l'erreur. Quant aux âmes faibles, qu'elles fuient tout commerce avec ces infortunés, qu'elles évitent leurs entretiens, de peur que l'amitié n'ouvre les portes à l'impiété. Paul nous donne l'exemple de ce discernement. Lui se tenait au milieu des malades, et voici ce qu'il dit : «Je suis devenu comme Juif en faveur des Juifs, et pour ceux qui n'ont pas la loi, je me suis montré affranchi du joug de la loi.» (I Cor 9,20) Puis il détourne ses disciples, par égard pour leur faiblesse, de marcher sur ses pas. Voici la sage leçon qu'il leur donne : «Les mauvaises conversations corrompent les bonnes mœurs;» (I Cor 15,33) et plus loin : «Sortez du milieu de ces hommes, séparez-vous d'eux, dit le Seigneur.» (II Cor 6,17) Que le médecin s'approche du malade, c'est souvent un bien pour celui-ci, et même pour celui-là; qu'un homme infirme en fasse autant, il peut en résulter un effet entièrement contraire : cet homme ne sera d'aucun secours au malade, et lui-même peut avoir beaucoup à souffrir des influences de la maladie. Il suffit, dit-on, de regarder attentivement des yeux troubles pour contracter quelque chose de cette infirmité; eh bien, on risque de même, si l'on a l'imprudence de vivre avec ces blasphémateurs, sans être suffisamment affermi dans le bien, on risque d'être plus ou moins infecté par la contagion. Ne nous exposons donc pas à des maux aussi terribles, en fréquentant une telle société; mais prions et conjurons le Dieu clément, qui veut que tous les hommes se sauvent et viennent à la connaissance de la vérité, supplions-le de les arracher à leur erreur, de les tirer des filets du diable et de les ramener à la clarté de la vraie science, c'est-à-dire à Dieu lui-même, Père de notre Seigneur Jésus Christ, et à son Esprit, source de vie et de sainteté, à qui soient gloire et puissance, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles. Amen.